

La jeune femme de la gare de Zurich en 1917...

YVES HAMANT

Voici, en bonnes feuilles, pour nos lecteurs, la préface qu'Yves Hamant a rédigée au livre d'Angela Rohr. Nous remercions Yves Hamant et son éditeur d'avoir bien voulu autoriser cette publication.

COMMENTAIRE

Angela ROHR : *L'Exil éternel*. (Les Arènes, 2019, 485 pages.)

GARE de Zurich, mars 1917. Une jeune femme court le long du quai. Le train s'est déjà ébranlé. Lénine lui prend les bras à travers la fenêtre : « Nous allons ouvrir les prisons »...

Moscou, un peu plus d'un demi-siècle plus tard. Une Française, Jeanne Guillaume, fraîchement débarquée dans la capitale de l'URSS comme secrétaire de l'ambassadeur du Luxembourg, se retrouve au milieu d'une douzaine de personnes dans l'appartement d'une artiste peintre chez qui les intellectuels moscovites aiment se réunir. Tout le monde se connaît, aucune présentation. Inutile de faire remarquer la présence d'une étrangère. Surtout dans l'atmosphère pesante qui règne parmi l'*intelligentsia* après l'écrasement du Printemps de Prague par les tanks soviétiques. Elle doit se faire discrète. Elle dévisage les hôtes. Elle s'arrête sur une vieille dame, toute frêle, toute menue, de petite taille, mais dont la fragilité apparente contraste avec le regard perçant et volontaire sous lequel transparaît une personnalité d'une force exceptionnelle. Les deux femmes se jaugent et, aussitôt, une complicité muette s'établit entre elles. Elles prennent congé ensemble. Sur le palier, elles font connaissance. Une amitié indéfectible se noue.

Peu à peu, la vieille dame lèvera parcimonieusement le voile sur sa vie. La jeune femme qui courait sur le quai de la gare de Zurich, c'était elle. Angela Rohr est née dans l'empire des Habsbourg, s'est mariée en troisièmes nocces à un communiste autrichien qu'elle a suivi en 1925 en URSS pour participer à la construction de la société nouvelle. Ils ont été arrêtés tous les deux en 1941 après l'invasion de l'Union soviétique par les troupes allemandes. Lui a disparu, elle a été condamnée à cinq ans de camp. À l'issue de sa peine, en 1946, elle a dû rester sur place et travailler comme médecin « libre » dans un camp, dans des conditions pas très différentes de celles de sa détention. En effet, à la fin de la guerre, Staline avait ordonné la déportation au-delà de l'Oural de peuples entiers de l'URSS accusés d'avoir collectivement trahi. Parmi eux figuraient les Allemands établis en Russie dans la région de la Volga depuis le XVIII^e siècle. Puisque sa langue maternelle était l'allemand, Angela Rohr leur avait été assimilée. Ainsi a-t-elle été condamnée à l'« exil éternel ».

Il a fallu attendre le XX^e Congrès du Parti communiste et la dénonciation du « culte de Staline » par Khrouchtchev en 1956 pour que ses condamnations soient effacées et qu'elle puisse rentrer à Moscou en 1957. Elle y a obtenu à grand-peine une pièce dans un appartement communautaire, c'est-à-dire partagé entre plusieurs familles, comme c'était prati-

quement la norme à l'époque. Elle y vivait très pauvrement d'une maigre retraite, toujours prête à donner quelques avis médicaux, notamment aux dissidents qui venaient la consulter.

C'est là que, désormais, de semaine en semaine, Jeanne Guillaume va lui rendre discrètement visite. Elle en apprécie la prudence. Même les citoyens soviétiques ordinaires craignent les contacts avec des étrangers. Elle, à plus forte raison, rescapée du Goulag, «allemande», sans famille. Malgré leur réhabilitation, les anciens prisonniers des camps n'ont pas retrouvé leur place dans la société. N'ayant plus de parents dans son pays d'origine, cette amie française est devenue son seul lien avec le monde «d'avant». Qui aurait pu se douter de sa vie trépidante avant son départ pour la Russie soviétique? Elle avait été très active dans le milieu littéraire, scientifique et politique germanophone du début du xx^e siècle, avec des détours en France et en Italie : fréquentation des expressionnistes et des dadaïstes, essais d'écriture, études de médecine à Paris, Berlin et Vienne, initiation à la psychanalyse à Berlin, rencontre de Freud, qui l'aide à se faire soigner de la tuberculose, amitié avec Rilke, qui l'encourage à écrire... Une fois en URSS, elle s'est occupée d'enfants des rues, a fait des recherches médicales et publié des reportages⁽¹⁾. Dès son retour à Moscou, en 1957, soucieuse de témoigner, elle avait commencé à écrire ses Mémoires, en allemand, sa langue maternelle.

En 1961, au XXII^e Congrès du Parti, Nikita Khrouchtchev avait lancé une nouvelle offensive antistalinienne. La momie de Staline avait été retirée du mausolée de la place Rouge, la ville de Stalingrad rebaptisée Volgograd. Les discours prononcés alors avaient décidé Alexandre Soljénitsyne à sortir de son anonymat et à entreprendre de faire paraître *Une journée d'Ivan Denissovitch*, son premier récit édité sur les camps, dont la sortie put être reçue comme un feu vert aux publications sur l'univers concentrationnaire soviétique, que l'on n'appelait pas encore le Goulag (c'est seulement après la parution de *L'Archipel du Goulag* de Soljénitsyne que ce nom s'est imposé). Est-ce ce contexte qui engagea Angela Rohr à

tenter sa chance? Après l'arrivée d'Hitler au pouvoir en Allemagne, un certain nombre de communistes allemands s'étaient réfugiés en URSS. Parmi eux, Sophie Liebknecht, la veuve du fameux leader de la révolution allemande de novembre 1918, Karl Liebknecht, assassiné quelques mois plus tard. Grâce à la célébrité de son mari, elle était honorée en Union soviétique. Angela Rohr s'était liée d'amitié avec elle et avait repris contact après son retour à Moscou. Par son intermédiaire, elle entra en relation avec le premier secrétaire de l'Union des écrivains de l'URSS, Konstantin Fédine, dans l'espoir de se faire publier en Allemagne de l'Est avec son aide. Elle lui fit remettre une série d'écrits. Ses démarches n'eurent pas de suite. Angela Rohr ne les renouvela pas. Sophie Liebknecht était morte et la destitution de Khrouchtchev en octobre 1964 avait sonné la fin de la déstalinisation. Les manuscrits restèrent dans un tiroir.

À la fin des années soixante-dix du siècle dernier, le conseiller culturel de l'ambassade d'Autriche⁽²⁾ gagna à son tour la confiance d'Angela Rohr qui lui remit ses textes, afin que ses compatriotes découvrent sa vie et que celle-ci en acquière plus de sens. Ils parurent en 1989, dans une petite maison d'édition autrichienne aujourd'hui disparue⁽³⁾.

Entre-temps, Angela Rohr était décédée, en 1985, à l'âge de 95 ans, sans avoir pu revoir son pays natal. Jeanne Guillaume lui resta fidèle jusqu'au bout, veilla à ses obsèques et recueillit à temps ses papiers, avant qu'ils ne finissent dans une benne à ordures⁽⁴⁾. Se considérant comme l'héritière morale d'Angela Rohr, elle s'est donné pour tâche de faire connaître son œuvre. Elle en a obtenu la publication en russe à Moscou⁽⁵⁾, avec l'aide de l'association Mémoires, fondée par Andreï Sakharov et se proposant notamment d'entretenir le souvenir des répressions politiques en URSS. Enfin, elle a œuvré pour que ce livre parvienne aux lecteurs français.

(2) Hans Marte. Voir H. Marte, «Die Grenzgängerin. Das aussergewöhnliche Schicksal der österreichischen Ärztin Dr. Angela Rohr» («Une franchiseuse de frontières. Le destin extraordinaire d'une femme médecin autrichienne, Angela Rohr»), in E. Busek (dir.), *Der Grenzgänger (Le Franchiseur de frontières)*, Wieser, Klagenfurt/Vienne, 2000, p. 143-153.

(3) H. Golnipa (pseudonyme), *Im Angesicht der Todesengel Stalins (Face aux anges de la mort de Staline)*, Édition Tau, Mattiersburg-Katzelsdorf, 1989, introduction d'I. Ackerl.

(4) Depuis, par l'intermédiaire de Gesine Bey, ils ont été déposés aux archives de l'Académie des beaux-arts à Berlin.

(5) A. Rohr, *Kholodnye zvezdy GULAGA (Les Étoiles froides du Goulag)*, Zvenia, Moscou, 2006.

(1) Sur la vie et l'œuvre d'Angela Rohr, voir le travail de recherche et d'édition effectué par Gesine Bey. Voir A. Rohr, *Der Vogel. Gesammelte Erzählungen und Reportagen (L'Oiseau. Récits et reportages)*, édité par G. Bey, BasisDruck, Berlin, 2010. A. Rohr, *Lager. Autobiographischer Roman*, édité par G. Bey, Aufbau, Berlin, 2015.

Sans doute tenons-nous là un des meilleurs ouvrages sur le Goulag, a confié la conservatrice du musée de Mémorial⁽⁶⁾ lors de sa présentation en Russie. En effet, ce n'est pas un simple témoignage s'ajoutant à d'autres sur les camps soviétiques, même si chaque nouveau témoignage en complète le tableau. C'est un grand livre, d'une personne de grande culture ayant l'expérience de l'écriture. Pensons aux encouragements qu'elle avait reçus de Rilke. Certes, elle ne l'a pas mené jusqu'à l'édition et nous ne savons quelle forme définitive elle lui aurait donnée. Ne nous étonnons pas de ne pas y trouver de dénonciation frontale du système ayant engendré le Goulag. Alexandre Soljénitsyne l'a fait dans *L'Archipel du Goulag*, mais le livre n'a pu être publié qu'à l'étranger et a entraîné aussitôt son expulsion. Cependant, si sa liberté d'expression n'avait connu aucune entrave, Angela Rohr eût-elle écrit autrement ? Rien n'est moins sûr. Elle a d'ailleurs décrit les réalités des camps et de leurs cercles dantesques dans toute leur horreur, avec une audace que n'avait pas eue Soljénitsyne pour sa première publication : il n'avait pas choisi pour cadre le camp le plus dur et avait même atténué la version originale. La clé est sans doute fournie par le premier paragraphe du premier chapitre dont les phrases se déploient comme un labyrinthe : il faut s'y reprendre à deux fois pour les comprendre. Angela Rohr nous entraîne dans un monde gouverné par une force obscure inconnue et dont la rationalité échappe, comme à un héros de Kafka. Avait-elle l'intention d'introduire son texte par un prologue, que le traducteur a dû ici imaginer ? Aurait-elle rapproché ces deux épisodes de sa vie : la femme courant après le train de la Révolution qui allait libérer les prisons, puis se retrouvant un quart de siècle plus tard emprisonnée sans raison dans un des camps construits par cette même Révolution ? Aurait-elle tenté une explication ? Sans doute non. On ne survit dans un tel univers qu'en vivant au jour le jour. Le temps s'y écoule comme l'éternité, dans le présent, sans passé ni futur.

Angela Rohr n'explique pas, elle décrit ; dans un style dépouillé, sans artifices ni fioritures, sans aucun pathos, avec une froideur qui la rapprocherait plutôt de Varlam Chalamov⁽⁷⁾. Tel un reporter ou, plutôt, un ethno-

graphe. Tel un observateur extérieur et même tel un observateur d'elle-même, comme si son moi s'était dédoublé, ainsi qu'elle l'écrit à la fin du chapitre intitulé « Le temps ». La psychanalyse a dû passer par là. Cette distance avait une raison en partie objective, tenant au statut de l'auteure, non seulement « ennemie du peuple », mais également représentante de la nation de l'envahisseur, ce dont elle a constamment conscience. Aucun prisonnier politique en URSS ne connaissait les codes du Goulag avant d'y être englouti, elle encore moins que quiconque, n'ayant eu de la vie soviétique qu'une expérience partielle et ne maîtrisant pas entièrement le russe. Elle a parfois du mal à traduire en allemand le vocabulaire du Goulag et elle devine, plus qu'elle ne comprend, les terribles jurons des prisonniers de droit commun. À cela s'ajoute, quand elle exerce comme médecin, sa condition de femme au milieu d'hommes particulièrement machistes. Avant tout, Angela Rohr décrit les comportements humains dont elle a été témoin avec la rigueur scientifique d'un psychologue clinicien, sans affect, sans émotion, avec ni plus ni moins d'empathie qu'un médecin peut en avoir face à ses patients. On ne montre pas de sentiment au Goulag, où règne le chacun pour soi. Quand Angela Rohr, fidèle au serment d'Hippocrate au sein d'un univers bureaucratique totalement irrationnel, s'efforce d'alléger les souffrances des détenus, elle doit veiller à ce qu'on ne le remarque pas, car cela pourrait être considéré comme une forme de complicité méritant une punition. Ses gestes semblent passer inaperçus aux yeux de ces hommes au cœur endurci jusqu'à une scène finale, émouvante celle-là, et prouvant rétrospectivement que subsistait tout de même un peu d'humanité dans ce monde inhumain. Sinon, la dureté de la description n'est atténuée que par des pointes d'ironie subtile.

Si la narration se déroule selon une chronologie qui paraît parfaitement objective, elle est néanmoins ponctuée de scènes manifestement choisies pour leur force suggestive, que le lecteur découvrira. Le livre s'achève sur la description de l'incendie du camp, que les détenus ont sans doute allumé eux-mêmes. Et le récit se termine de manière abrupte par cette phrase laconique : « Pour éteindre le feu, l'eau n'a pas suffi. » Un symbole ?

(6) Svetlana Fadeeva, 2007.

(7) Varlam Chalamov, *Récits de la Kolyma*, Verdier, 2003.